

OU LE DIABLE VERT FAIT SON APPARITION.

L'ancien cimetière de Thorinnes s'étendait sur un côté de la place, entre la maison communale et l'église à grosse tour carrée, surmontée d'un de ces toits à pans coupés et très pointus affectionnés de nos ancêtres.

C'était un de ces cimetières familiers, intimement mêlés à la vie commune, où les enfants jouaient, où les promis se promenaient, où les bonnes femmes allaient se reposer, et qui remplissaient, en leur temps, le même office que les squares de nos villes.

Une légende, naturellement, s'y attachait : c'était celle d'un certain Diable Vert, tout phosphorescent, dont les apparitions annonçaient les catastrophes locales.

Tant que le Diable Vert ne se montrait pas, Thorinnes pouvait dormir sur les deux oreilles ; mais



L'ancien cimetière de Thorinnes s'étendait sur un côté de la place (page 21).

quand Thorinnes était menacée d'une mauvaise affaire, quand les pommes de terre allaient devenir malades, quand les blés allaient verser, quand les moutons allaient attrapper la clavelée ou les porcs, le rouget, le Diable Vert apparaissait, et Thorinnes savait qu'elle devait se tenir sur ses gardes. Il s'était notoirement montré, il y avait soixante ans, au grand-père de Gonin, huit jours avant que sa vache lui donnât un veau à deux têtes : ce qui avait confondu les plus incrédules.

L'ancien cimetière avait dû être abandonné, voilà deux ans, parce qu'il était trop plein. Au bon vieux temps, on y eût peut-être entassé les défunts tout de même ; mais maintenant, il leur fallait leurs aises. Les gens deviennent difficiles !

Les nombreuses générations de Thorinnois qui y reposaient se montraient tout à fait rebelles à l'introduction de nouveaux venus, refusaient de se laisser serrer davantage.

D'ailleurs, la population augmentait, la prospérité croissait ; puis Thorinnes n'était pas un pays de sauvages, et il fallait se tenir à la hauteur des progrès de l'hygiène !

De là le carré blanc qu'on apercevait, là haut, dans la direction de Beausart.

Mais l'ancien cimetière, en perdant sa destination principale, était resté plus que jamais le jardin public de l'endroit ; la marmaille y faisait, parmi les tombes, d'incomparables parties de cache-cache ; les bonnes vieilles s'y retrouvaient pour tricoter et

se raconter les récentes histoires ; et les promis s'y promenaient toujours avec leurs promesses la main dans la main.

Les fleurs de saison et les herbes y poussaient particulièrement bien ; la terre était si bonne ! C'était vert, c'était parfumé ; les croix, affectueusement bousculées par les jeux de la jeunesse, et surchargées par toutes les espèces de plantes grimpantes qui s'y accrochaient, penchaient laquelle à droite, laquelle à gauche, laquelle en avant ou en arrière. Ainsi enguirlandées et mal d'aplomb, elles avaient l'air de croix en goguette. C'était presque gai.

Les vieux et les vieilles s'attristaient en pensant qu'ils ne reposeraient pas là et qu'on les conduirait dans le carré blanc, où ils trouveraient si peu de société. Quant au Diable Vert, il n'avait pas encore dit ce qu'il pensait ; mais on supposait bien que fidèle, comme toutes les apparitions, à ses habitudes séculaires, il ne consentirait pas à déménager. En voilà un qui se moquait un peu de l'hygiène, par exemple !

Mais, si le caractère des vieux cimetières est d'être pittoresque et mélancoliquement attrayants, celui des administrations communales est d'être pratiques et positives.

Le nouveau cimetière : terrain, murs, porte monumentale, etc., et la route nouvelle qu'on avait faite pour y aller, et prolongée jusqu'à Beusart, avaient coûté de l'argent. Il allait bientôt falloir, pour payer

cela, lever des contributions ; ce qui ferait crier les contribuables ; et rien n'effraie les administrations comme les contribuables qui crient.

Celle de Thorinnes, afin de les prévenir, avait résolu de rentrer dans ses frais, en vendant l'ancien cimetière à quiconque lui en offrirait un prix raisonnable. Les morts, du moins, ne crieraient pas : ils se laisseraient exproprier et déménager sans rien dire.

Hélas ! c'est un grand tort d'être mort.

Quant au Diable Vert, on avait bien eu un peu peur qu'il ne fît des siennes le jour où l'on aurait ainsi disposé de son domaine. Mais il s'était tenu coi et n'avait pas protesté — preuve que tout irait bien — lorsque l'on avait collé, à côté de la porte d'entrée, une affiche jaune annonçant qu'il y avait là un beau terrain à vendre, contenant tant d'ares et tant de centiares, placé dans une superbe situation, et présentant toutes sortes d'avantages.

Peut-être soupçonnait-il, avec beaucoup d'autres qui étaient moins diables que lui, que les amateurs ne seraient pas nombreux. Son souvenir écarterait, sans doute, cette espèce. Personne dans le pays ne se soucierait d'acheter cet ossuaire qu'il hantait. Grand merci, pour qu'il vînt, la nuit, vous tirer par les doigts de pied, selon la coutume des individus de son espèce ! Il passerait bien de l'eau de la Brève sous le pont avant que l'ancien cimetière ne devînt autre chose que ce qu'il était et avait toujours été, depuis qu'il y avait des Thorinnois.

Mais on ne fut pas peu surpris, ce jour même, où l'on était allé conduire là-haut la petite Marthe Vermot, de trouver, en revenant, arrêtée devant l'affiche jaune, une voiture qui n'était ni celle de M. Charlier, le fabricant de papier, ni celle de M. Dupont, le maître de carrières, ni celle de M^e Ducanois, le notaire, ni celle d'aucun autre notable roulant carrosse dans le pays.

Elle était arrivée par Templeuve, et de la ville probablement. Un monsieur et une « madame » superbement vêtus, couverts de bijoux et très gras en étaient descendus. Le chapeau du monsieur reluisait magnifiquement. Les fleurs éclatantes et les plumes monumentales du chapeau de la « madame » la désignaient de loin à la considération. Elle avait du reste le teint le plus richement cramoisi, tandis que le monsieur l'avait particulièrement blafard.

Ils avaient lu l'affiche attentivement, puis étaient entrés. Et, depuis une heure, ils se promenaient de long en large, examinaient le terrain et prenaient, au moyen d'un double mètre qu'ils avaient déployé et d'un petit cordon d'arpenteur, toutes sortes de mesures qu'ils notaient dans un carnet.

Ce travail les mettait tous les deux en nage à cause de leur poids; et le ventre du monsieur le gênait pour passer entre les croix auxquelles il restait accroché par sa chaîne de montre et ses breloques.

Ce n'était évidemment pas pour rien que des personnages aussi considérables se donnaient tant de mal ! Ils devaient avoir des vues sur le cimetière, et Thorinnes s'en émouvait.

Ils remontèrent en voiture, ce qui leur fut



Ce travail les mettait tous les deux en nage (page 25).

pénible, malgré l'assistance du cocher. Ils se rendirent chez M^e Ducanois et l'on sut, le soir, qu'ils s'y étaient informés minutieusement du prix auquel la commune céderait le terrain (oh ! ce n'était pas pour eux !... ils étaient chargés seule-

ment de prendre des renseignements!) et du montant des frais d'achat.

Ils avaient voulu savoir, aussi, à combien d'âmes se montait exactement la population, si elle était aisée, si les industries de la région marchaient bien, si elles procuraient de bons salaires.

Le pays les intéressait : car en sortant de chez le notaire, ils se firent promener dans Thorinnes et en visitèrent tous les bouchons avant de s'arrêter chez Gillette, où ils avaient commandé à dîner et mangèrent de grand appétit.

Plus d'une fois les portes étroites firent obstacle au passage de leurs importances. Partout, cependant, malgré le labeur qu'ils déployaient pour descendre de voiture et y remonter, ils se montrèrent familiers, causeurs, curieux des habitudes du pays, voulant savoir si l'on était content, si l'on gagnait bien sa vie, si l'on avait les moyens de boire un coup, car il faut ça, n'est-ce pas, au paysan et à l'ouvrier?

Ils furent généreux aussi, offrirent des tournées à tous ceux qu'ils rencontraient. On remarqua seulement qu'ils faisaient la grimace en goûtant la bière, et ne trouvaient pas le péquet fameux. Oh! ils en connaissaient de meilleur!...

Quand on leur parlait de l'enterrement et qu'on leur contait le malheur de Catherine, ils témoignaient de l'incrédulité : un peu de genièvre, soutenaient-ils, ne faisait jamais de tort, au contraire;

et ceux que cela pouvait gâter auraient mal tourné tout de même.

En somme, leurs façons à la fois avenantes et majestueuses, qui accusaient une grande habitude d'être aimables tout en tenant le monde à distance, firent bonne impression. Quand ils s'en allèrent, ils paraissaient eux-mêmes très satisfaits de leur journée. On fut content de penser qu'ils allaient venir s'établir dans la localité. Le soir, en parlant d'eux, on les appelait déjà Monsieur et Madame, tout courts, comme s'ils avaient eu droit, par excellence, à ces titres.

EDMOND CATTIER



LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES



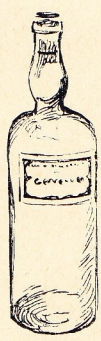
LE
CABARET

DU

Diable
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Où il n'est pas encore question du Diable Vert.	1
II. Le père Grillard prophétise	15
III. Où le Diable Vert fait son apparition	21
IV. Le vieux cimetière déménage	29
V. Prochainement, ouverture!	33
VI. La conquête de Thorinnes	43
VII. Le père Grillard s'émancipe	55
VIII. La première victime	61
IX. Le <i>Diable Vert</i> prospère	67
X. Thorinnes prospère aussi	73
XI. Mathus fait le brave	83
XII. Pécot n'aime plus sa machine.	89
XIII. Catherine se console	93
XIV. Lerond se distrait	101
XV. La fin de la belle Catherine	107
XVI. Pécot se venge	113
XVII. Lerond entend des voix.	119
XVIII. La prospérité est à son comble	127
XIX. Le <i>Nouveau Diable Vert</i>	143
